

Philippe Briellard

King(s)

**Un choix qui a changé
le monde**



roman

Philippe Briellard

King (s)

© Philippe Brieallard, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8460-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Savoir dissimuler est le savoir des rois
Cardinal de Richelieu

Gloria ne tient plus en place. Les ténors et autres barytons qui depuis toujours l'enchantent, n'en reviendraient pas s'ils entendaient la cacophonie qui règne ce matin entre ses murs.

— Je me répète Eugene, mais combien de fois vas-tu me rebattre les oreilles avec ton Hôtel California ? Je t'assure que je vais réellement finir par devenir folle si tu continues à écouter ce morceau en boucle. Et par pitié baisse le son ! Tu trouves ça respectueux pour ton frère ? Ces types et leur dégaine franchement, quel affront pour lui. Regarde son allure, ses costumes, ses cheveux toujours impeccablement coiffés. Qu'est-ce que tu leur trouves à ces braillards ? Et ces barbes ! Mon Dieu mais tu as vu ces barbes ? Et ces tignasses qui n'en finissent plus ? Elles traînent presque par terre.

Impassible, Eugene continue de chanter la mélodie qui occupe ses pensées sans accorder le moindre regard à sa mère.

Depuis le début de l'été, les paroles de Don Henley résonnent aux quatre coins du pays et s'invitent sur toutes les lèvres. Eugene comme des millions d'Américains ne peut se les sortir de la tête. Il ne ressent aucune gêne vis-à-vis de son frère, bien au contraire. La semaine dernière, ils se sont même livrés à un duo improvisé sur le dernier titre à la mode dans les allées du parc. Ils se verront dans deux jours et ils recommenceront peut-être. Pour l'instant, les températures bien trop élevées le découragent de mettre un pied dehors. Et puis l'un comme l'autre souffre d'un léger surpoids, alors le souffle apaisant du ventilateur ne pourra pas leur faire de mal.

Le lendemain matin lorsqu'il pousse le grand portail d'un geste décidé, la mélodie entêtante s'échappe toujours de ses lèvres. Une chanson dont l'auteur, sans l'ombre d'un doute, pourrait bien être le diable en personne puisqu'il ne peut s'en défaire, pense-t-il.

Eugene se sent ici chez lui. Cet endroit qu'il considère comme un sanctuaire, même s'il se garde bien de le dire, il en connaît chaque pierre, chaque recoin. Selon son humeur, souverain taciturne ou roi démesurément enjoué, il règne en ce lieu au même titre que son frère. En ce royaume de nostalgie qu'il vénère, il sait qu'ils forment un duo inséparable et intemporel.

Remontant l'allée qui s'étire majestueusement devant lui, il s'arrête un instant au pied d'un massif de fleurs, et à leur vue son cœur s'emballe. Cette responsabilité qui lui incombe, il la vit comme un honneur permanent et non comme un poids. Accroupi, il observe l'une de ses protégées qui semble encore souffrir des récentes chaleurs. Après l'avoir frôlée de la main, il redresse la belle endormie dont la position trop penchée le contrarie. Il poursuit son chemin vers l'entrée principale, s'arrête à nouveau. Il tend son bras puis du bout du doigt, il vérifie si l'écorce de l'un des arbres centenaires qui peuplent le parc ne s'assèche pas trop en raison de la température qui rend l'atmosphère de ce début de matinée presque oppressante. Le paysage au sein duquel ses protégées s'épanouissent, il le connaît par cœur. Ce lieu ancré en lui depuis tant d'années tel un être familier, il pourrait le décrire les yeux fermés jusque dans ses moindres recoins. Partout autour de lui ce ne sont que fragments de leur histoire commune, vestiges de leur passé. Eugene, grand nostalgique, vit perpétuellement dans la mélancolie indélébile de leurs jeunes années. Comme par magie le chanteur du groupe en vogue qui accaparait ses pensées, s'efface en catimini afin de laisser le champ libre au seul qui mérite d'occuper son esprit.

Depuis mille neuf cent cinquante-sept, l'année d'acquisition du manoir, son petit frère lui répète inlassablement qu'il peut venir ici aussi souvent qu'il le souhaite. Mais Eugene vit cloisonné dans son monde, une bulle rassurante que même ses proches ne peuvent pénétrer. Selon des principes édictés par lui, sa vie s'organise selon un planning bien précis. Cette existence réglée au millimètre, les rituels qu'il s'impose, le rassurent. Personne ne sait pourquoi, il ne s'en souvient pas lui-même, les lundis les mercredis et les samedis, scellent son

alliance avec le domaine. L'univers si particulier dans lequel il vit, son univers, se doit de respecter ses codes et ses contraintes. Rassuré par ces remparts dressés avec soin qui protègent les moindres recoins secrets de son existence, il vit à l'abri de l'agitation du monde extérieur.

Dans la clarté diaphane de ce début de matinée, il marche d'un pas assuré le torse bombé. Cette salopette bleue que sa mère vient de lui offrir, il ne la quitte pas des yeux. Impatient, il guette Ginger et Vernon en quête du compliment tant attendu. Lorsqu'adoubé par eux il se sentira plus fier encore, il grimpera quatre à quatre les escaliers qui mènent à la chambre de son frère. Peu importe si celui-ci dort encore, pourvu que son premier regard se porte sur son vêtement neuf. Les pantalons et les vestes fluo qu'ils adoraient, appartiennent désormais à une époque révolue. Cette tenue, bien plus adaptée à la fonction qu'il occupe, lui va comme un gant, pense-t-il.

Alors qu'il remonte crânement l'allée, il décide de s'asseoir un instant sur la brouette remplie d'herbe que l'un des huit jardiniers a oubliée auprès d'un arbre. Meticuleux, Eugene aime l'ordre. Il scrute chaque platebande afin de vérifier que rien ne traîne, et que l'harmonie du lieu ne soit pas troublée. Soudain, ses yeux se fixent sur un étrange spectacle. La scène qui se déroule là-bas perturbe son monde de quiétude. Accablé par le chaud soleil sudiste malgré l'heure matinale, il éponge son front trempé de sueur, puis il attend en observant ce qui attise sa curiosité. Aux pieds des deux colonnes qui encadrent la grande porte, un groupe constitué d'une dizaine d'hommes et de femmes discutent. Dans cet endroit des États-Unis, l'influence culturelle et les traditions fortement ancrées perdurent. Les chapeaux à larges bords, les bottes, les boucles de ceinture que portent fièrement ceux qui ont grandi dans le Tennessee, devraient être de nature à le rassurer puisqu'il en porte souvent lui-même bien qu'il soit né dans l'état voisin du Mississippi. Pourtant, ces visages inconnus, ces gens qui s'agitent et la tension qui semble régner, l'inquiètent. En contrebas, les deux lions blancs sculptés veillent stoïquement devant quatre voitures de police dont les gyrophares silencieux mais allumés, projettent leurs lumières rouges et bleues sur la façade.

Eugene, perplexe comme un enfant perdu dans un monde familier rendu soudain méconnaissable, ne comprend pas ce qui se passe. La tension musculaire engendrée par le stress qui s'empare de lui, se diffuse lentement dans ses épaules et son cou. Sa respiration s'accélère et son cœur bat de plus en plus fort. Ses

pensées se bousculent, sa vue se brouille.

Ces gens qu'il ne connaît pas, ces uniformes, le plongent dans une angoisse qu'il peine de plus en plus à maîtriser. Totalement déboussolé, il quitte sa place et se décale légèrement sur le côté, prenant l'arbre pour refuge afin d'épier en silence tout en se préservant des regards éventuels. Mais ce qu'il voulait absolument éviter si Vernon et Ginger se présentaient devant lui, survient alors. Ces gestes incontrôlables qui trahissent son anxiété avec lesquels il cohabite depuis toujours, il ne peut les maîtriser malgré sa volonté de les terrasser une bonne fois pour toutes. La danse infernale commence. Il se balance frénétiquement sur ses deux pieds, se parle tout bas, puis il se met à tourner sur lui-même, entamant un singulier ballet désordonné tout en mordant son poing à belles dents. Au pied de la grande façade blanche, le groupe n'en finit pas de grossir, ils sont maintenant une trentaine. Des gens pleurent, alors il pleure aussi. La vague de douleur qu'il ressent au loin s'approche lentement, et finalement le submerge. Remarquant une silhouette bleue et chancelante maladroitement caché derrière un arbre, Charlie comprend. Malgré la peine qui l'accable, il quitte ceux avec qui il discute et descend l'allée afin de rejoindre celui qu'il pense avoir reconnu. S'il s'agit bien de lui, il doit agir vite. Arrivé à sa hauteur, il prend sa main dans la sienne. Rassuré par ce visage familier et cette poigne ferme, Eugene revient doucement à lui mais ne parvient pas à se calmer pour autant. Partout sur la planète, quel que soit l'endroit, des larmes jaillissent et des cœurs se décomposent. Mais avec lui ? Comment va-t-il s'y prendre ?

— Eugene ! Tu es ici. Mais ne reste pas tout seul voyons. Personne ne réalise ce qui vient de se passer, c'est épouvantable. Nous sommes dévastés, lui dit-il en l'enlaçant.

Affolé par l'agitation qui enfle devant la maison, Eugene s'agrippe à son cou et se raidit sous son étreinte.

— Mais pourquoi Charlie ? Pourquoi Charlie ? Pourquoi Charlie ? répète-t-il en boucle à la manière d'une incantation désespérée, comme si le simple fait de reformuler sa question plusieurs fois de suite, pouvait dissiper comme par magie les angoisses qui le submergent.

La voix d'Eugene, éraillée par la peur qui maintenant ne le quitte plus, devient lourde de détresse. Les brouettes égarées qui occupaient son esprit il y a quelques minutes encore, deviennent le cadet de ses soucis.

Ce matin, malgré la rapidité à laquelle les évènements se sont déroulés et la peine immense engendrée par ceux-ci, Eugene occupait également les esprits. À qui incomberait la lourde tâche de lui annoncer la nouvelle lorsqu'il arriverait ? Nul ne le savait encore. Réalisant que cette mission lui échoit, Charlie accentue son étirement afin de se donner du courage, lui offrant par la même occasion un semblant de réconfort avant de le briser à tout jamais.

— Il est où mon frère ? demande Eugene, qui pleure maintenant à chaudes larmes sans véritablement en comprendre la raison.

L'une des voitures de police repart, suivie de près par deux autres. Red qui vient d'apercevoir les deux hommes en contrebas, demande expressément qu'aucune sirène ne retentisse afin de ne pas effrayer celui qu'il va dorénavant falloir ménager. Charlie, l'ami de l'illustre défunt pris de court par la réaction d'Eugene, réalise que celui-ci ignore tout de la tragédie qui vient de se dérouler. La nouvelle fracassante qui depuis vingt-quatre heures plonge l'Amérique dans un deuil national et précipite la planète entière dans un abîme de tristesse et de stupéfaction, semble étrangement lui échapper. On ne parle pourtant que de cela sur toutes les chaînes de télévision, sur toutes les radios. Retracer le récit des évènements tout en tentant de le protéger et de préserver sa fragilité, semble soudain pire à Charlie qu'affronter les hordes de journalistes et de curieux déjà présents. Il sait l'amour inconditionnel qui les unissait. Il va devoir soupeser chaque mot, mesurer chaque silence, et se tenir prêt à gérer les conséquences que ses paroles pourraient provoquer sur un homme qu'il s'apprête à détruire malgré sa volonté. Eugene possède un visage rond qu'illumine perpétuellement un gigantesque sourire, quelles que soient les circonstances. Mais lorsqu'il pleure, sa façon de hoqueter et de sangloter déforme ses traits naturellement joyeux, révélant alors la différence que d'ordinaire tout le monde oublie.

— Viens avec moi. Marchons un peu, veux-tu ? murmure Charlie, la voix déformée par l'émotion tandis qu'il reprend sa main dans la sienne et la serre doucement.

Docile et rassuré, il le suit. La gentillesse de son ami agit peu à peu comme un cataplasme sur le moral d'Eugene, qui pensant désormais à autre chose, semble surpris par l'absence de compliments concernant sa nouvelle salopette. Redevenant anxieux, il vérifie qu'aucune tache ne la souille.

— Ah oui, je veux bien. Quelle chaleur déjà ce matin. Elle est là Ginger ?

D'un mouvement brusque, il tire Charlie par le poignet, le stoppant net. Surpris, l'homme regarde Eugene qui lui sourit béatement.

— Alors ? T'as vu ça ? lui demande-t-il en dirigeant son doigt vers son torse. Tu la trouves comment ?

Mais Charlie tout à sa tristesse, ne comprend pas où il veut en venir.

— Je trouve comment quoi, Eugene ?

Un peu perturbé par la réponse mais amusé tout de même, Eugene se met à rougir.

Perplexe, il vérifie à nouveau l'état impeccable de sa tenue.

— Ben ça ! dit-il en pointant à nouveau sa salopette de son index.

Distrait par une naïveté qui le soustrait un instant à son malheur, Charlie joue le jeu et prend un air stupéfait.

— Je n'osais pas t'en parler. Elle est absolument sublime !

Timide, Eugene tortille son doigt dans sa bouche comme un enfant. Puis poursuivi par son idée fixe, il recommence.

— Et Ginger ? Elle est où ?

En passant devant eux, Eugène jette un coup d'œil furtif aux deux chevaux qui paissent tranquillement dont il a parfois la charge. D'autres à l'écart du tumulte galopent en liberté derrière les grandes barrières blanches, insouciant de la tristesse qui s'est abattue sur la propriété. Alors qu'il les contemple, son regard se perd dans la lumière douce qui illumine les collines verdoyantes du Tennessee.

— Ginger se repose pour l'instant, elle n'a pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures, répond Charlie en marquant une pause, cherchant ses mots avec précaution, conscient du poids de la révélation à venir. Tu n'as pas écouté la radio ? Regardé la télévision ? demande-t-il à Eugene.

Mais celui-ci empêtré dans ses pensées et tout à sa hâte de glaner de nouveaux compliments auprès de la jeune femme, s'entête.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'elle a Ginger ? Elle m'avait demandé si je voulais